
Document programmatique de Cerchio spezzato (Trente, 1971)

Traducteur : Andrea Cavazzini



Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Édition électronique

URL : <http://grm.revues.org/834>

ISSN : 1775-3902

Référence électronique

« Document programmatique de Cerchio spezzato (Trente, 1971) », *Cahiers du GRM* [En ligne],
10 | 2016, mis en ligne le 07 décembre 2016, consulté le 29 décembre 2016. URL : <http://grm.revues.org/834>

Ce document a été généré automatiquement le 29 décembre 2016.

© GRM - Association

Document programmatique de Cerchio spezzato (Trente, 1971)

Traduction : Andrea Cavazzini

- 1 Il n'y a pas de révolution sans libération de la femme.
- 2 Nous sommes un groupe de camarades ayant fait l'expérience politique directe du mouvement étudiant et des groupes politiques postérieurs qui représentent un dépassement de ce mouvement. Pour nous, comme pour un très grand nombre d'étudiants, cette expérience nous a mises face à la perspective concrète et à la possibilité de renverser un système social fondé sur l'oppression et l'exploitation. Mais nous demandions beaucoup plus à cette perspective de libération, et ce non seulement en tant qu'étudiantes mais en tant que femmes. En même temps, nous avons partagé l'illusion que le groupe politique, l'agir militant, représentait un moyen d'en finir avec une discrimination précise et spécifique qui traverse la société capitaliste : l'oppression exercée par l'homme sur la femme. Nous nous sommes trompées, en croyant que la prise générale de conscience de l'oppression de classe nous aurait confrontées aux problèmes de la même manière que les camarades hommes. Cette illusion a été démentie par la pratique politique et l'expérience. Il n'y a pas d'égalité entre inégaux ; une inégalité fondée sur des bases matérielles précises et qui fournit à l'opresseur des instruments de pouvoir ne peut être dépassée à travers la « bonne volonté ».
- 3 Les groupes de travail politique ont témoigné de notre subordination systématique : nous sommes « la femme du camarade Untel », celles dont on n'entendra jamais la voix, tellement effacée que nous nous considérons nous-mêmes comme étant réellement inférieures. En analysant les AG, nous avons constaté l'existence d'une élite de petits chefs, d'une strate de cadres intermédiaires masculins, et d'une masse amorphe composé du reste des hommes et de la totalité des femmes. La camarade est souvent l'objet sur lequel le camarade déverse toutes les frustrations qu'il subit dans la société bourgeoise et même dans le mouvement politique. Ainsi, non seulement la femme devient l'éponge des contradictions de l'homme et lui fournit son aide de la seule façon qui est acceptée : en distribuant des tract, en les dactylographiant, ou en jouant le rôle – dans les cas de figure les plus heureux – du conseiller-secrétaire du camarade qui prend la parole lors des réunions ; elle est aussi censée l'entretenir au niveau financier pour lui permettre de se

consacrer à l'activité politique, qu'il croit être le seul à pouvoir pratiquer. La conséquence de tout cela est qu'il reproché à la femme de s'auto-aliéner par rapport aux activités politiques, de les vivre uniquement de manière indirecte ou nullement. Ainsi, les conditions matérielles de son infériorisation sont mises en place, et elle est taxée d'incapacité et de stupidité congénitales.

- 4 Dans un milieu social tel que le nôtre, la parole, qui constitue l'instrument principal pour l'auto-affirmation, est devenue l'instrument de notre exclusion. Nous ne savons pas parler, comme les prolétaires, surtout lorsqu'il nous faut être jaugées à l'aune d'un langage toujours masculin, toujours élaboré par les autres, portant sur des choses qui ne concernent que les autres. Nous nous sommes trouvées dans la condition de ceux qui restent toujours un pas en arrière, nous avons été entraînées dans le jeu inutile de la compétition en n'en tirant que de la frustration. Ou alors, nous n'avons pas accepté de jouer le jeu, nous nous sommes considérées nous-mêmes comme des êtres inférieures, comme celles qui ne pigent pas grand chose et qui ne peuvent qu'accepter la position dominante de ceux qui savent. Mais dans tout ce processus notre conscience a grandi et les dernières illusions se sont dissipées.

« La nécessité de renoncer aux illusions à l'égard de sa propre condition n'est que la nécessité de renoncer à une condition qui a besoin de se faire des illusions » (Marx)

- 5 Nous avons commencé à sortir de la fausse conviction selon laquelle ce problème est « le mien », un problème individuel, nous avons au contraire constaté qu'il correspond au trajet de la plupart des camarades. Ce qui nous a amenées à analyser notre problème en tant que femmes, bien que du point de vue du rôle spécifique des étudiantes, lequel implique certains privilèges :

- nous sommes souvent éloignées de notre milieu d'origine
- nous sommes libres des contraintes traditionnelles (famille)
- nous avons une indépendance économique minimale (tel le présalaire, ou la possibilité de n'avoir à entretenir que nous-mêmes)
- nous pouvons parfois éviter les tâches « féminines » (par exemple grâce à la cantine universitaire)
- nous avons une certaine liberté sexuelle dans la mesure où nous vivons loin de milieux idéologiquement contraignants et avons accès à des informations concernant les méthodes anticonceptionnelles
- nous menons une activité politique qui nous permet de sortir de notre particularité bornée

- 6 C'est pourquoi nous avons décidé de nous réunir de manière autonome, de prendre en main jusqu'au bout et personnellement notre condition, de sortir du ghetto individuel de l'oppression et de la poser en tant que problème social, donc politique. Cette décision est liée au constat que l'homme s'est toujours considéré comme le seul sujet politique valide ; cet état de choses a produit un manque de confiance chez la femme : un manque qu'elle ne peut surmonter qu'en récupérant d'une façon autonome des analyses, des contenus et des méthodes qui correspondent à sa situation spécifique – cette spécificité qui est sans cesse niée par les camarades hommes.

- 7 Mais il ne s'agit pas d'un processus simple, car la longue habitude de l'identification à l'homme, qui est notre oppresseur, l'a fortement freiné. Aucune camarade n'est épargnée par l'éducation transmise au sein de la famille et les pressions incessantes que la société exerce sur nous. De nombreuses camarades ont eu « peur » de faire des réunions exclusivement féminines, ce qui révèle un grand mépris de soi. Et la décision d'exclure les hommes a été une prise de position politique précise. Tout opprimé doit d'abord

s'affirmer dans la liberté de sa révolte et ensuit accepter la confrontation à partir de la position de force qu'il a atteinte. Inclure les hommes nous aurait forcées à déplacer de nouveau la confrontation sur le terrain balisé par les méthodes de notre oppresseur.

- 8 Nous vivons en tant que femmes des formes spécifiques d'oppression dont nous sommes les seules à avoir l'expérience. En tant que femmes, nous pouvons faire de notre oppression le point de départ pour notre libération.
- 9 Les femmes constituent la moitié de l'espèce humaine. Notre oppression transcende les professions et les classes. Par exemple, même si l'on reconnaît l'existence réelle d'une plus grande exploitation de la femme prolétarienne par rapport à l'homme prolétarien – et tous reconnaissent désormais la double exploitation qui frappe la femme prolétarienne – on n'arrive pas à la saisir correctement si on en repère les raisons uniquement dans une appartenance générique à la classe des prolétaires et on ne voit pas, outre son « appartenance à la classe », son « appartenance au sexe ». Donc, si un certain type d'exploitation se fonde sur la discrimination sexuelle, toutes les femmes deviennent une caste opprimée. Il nous semble que le mot « caste » est particulièrement apte à caractériser la situation de toutes les femmes. Notre société présente, non seulement une division en classes, mais aussi une stratification de castes imposée à certains individus sur la base de traits physiques facilement reconnaissables tels le sexe et la couleur de la peau. A ces castes on est assigné depuis la naissance et il est impossible d'en sortir par une action individuelle.

Les femmes et les noirs. Le sexe et la couleur

- 10 Le processus de libération du peuple noir nous a fait progressivement prendre conscience de notre situation réelle et des analogies très importantes qui existent entre les noirs et nous. Être une femme est, comme être un noir, un fait biologique, une condition fondamentale. A l'instar du racisme, la suprématie masculine investit toutes les strates de cette société et devient de plus en plus puissante. La société capitaliste, alors même qu'elle affirme théoriquement l'égalité des droits pour les hommes et les femmes, met en évidence la contradiction immanente à ses énoncés fondateurs. Tout comme pour le prolétaire la seule liberté consiste à devenir un esclave salarié, pour la femme la seule liberté consiste à rester prisonnière de sa caste.
- 11 Le capitalisme, après avoir exploité sans réserve femmes, hommes et enfants au début de la phase industrielle, a exclu les femmes du processus de production, à travers le rapport de dépendance de la femme à l'égard de l'homme, et les a enfermées au foyer. La femme est devenu de plus en plus une esclave domestique, productrice de travail domestique, éleveuse d'enfants. Le travail des femmes au sein du foyer – production et soin des enfants, travail domestique – se présente comme une forme de travail qui n'a pas de valeur d'échange. Il représente pourtant une masse gigantesque de production socialement nécessaire dont le capital jouit sous la forme du profit.
- 12 L'homme est le sujet concret qui rend possible ce tour de passe-passe en faveur du système : il en tire la possibilité de dominer les femmes. Lorsque la femme se présente sur le marché de la force travail elle constitue une force-travail très singulière : sous-payée, riviée à des professions déqualifiées, « armée de réserve » mobilisée au gré des différentes phases du capitalisme, travailleuse domestique... En outre, la participation de la femme à la production sociale ne met pas en cause son rôle social « féminin ». Toute la législation

visant la protection de la femme au travail tend en effet à préserver son rôle au sein de la famille et du foyer. En effet, le mariage est la seule manière pour survivre : se lier à un homme susceptible de l'entretenir en échange de son propre corps, des enfants et des soins domestiques reste sa seule possibilité de vie. Le système capitaliste cache la contrainte matrimoniale avec l'idéologie du rôle maternel : ange du foyer et éducatrice des enfants. Notre sexualité a été tellement mortifiée que le bonheur légitime auquel les femmes tendent est lui aussi dénié. Les femmes ont été définies et éduquées par la « passivité » même dans les rapports « libérés », ce qu'on leur demande est toujours une activité qui ne sert que le plaisir masculin. La sexualité est tellement asservie aux exigences de l'homme que de nombreuses femmes considèrent leur propre frigidité comme une condition normale.

- 13 La science a construit des théories entièrement non-scientifiques aux dépens des femmes : les fruits d'une situation d'oppression exercée par l'homme sur la femme sont figés en « traits féminins naturels ». Personne ne prend sérieusement acte de l'existence d'une sexualité propre aux femmes qui ne coïncide pas nécessairement avec la satisfaction masculine. Le concept nouveau de l'« amour libre », l'idéologie qui affirme la liberté en amour tant pour l'homme que pour la femme, constitue sans doute un progrès, qui finit pourtant par perdre toute valeur positive lorsqu'il devient un alibi pour reconstituer, avec des moindres obstacles, les structures réifiantes typiques du rapport bourgeois entre les sexes. La femme ne se présente pas comme sujet dans le rapport sexuel, le sujet, c'est « l'autre » ; de même, sa vie sociale ne fait que refléter celle de l'homme : elle n'est que ce que l'homme décide. La femme est déterminée et définie par rapport à l'homme, mais l'homme n'est pas défini par rapport à elle. Elle est l'inessentiel face à l'essentiel.
- 14 Dans le cadre de cette condition de subordination, la femme qui veut se frayer une voie pour assurer sa survie individuelle n'a que deux options :
 - accepter la définition que l'homme donne d'elle : devenir un sexe-objet, une esclave domestique, productrice d'enfants qui ne lui appartiennent pas, salariée au niveau le plus bas du salariat.
 - accepter la compétition avec l'homme et diriger tous ses efforts vers l'objectif d'« être l'égal de l'homme », en devenant ainsi un « nègre avec une face blanche », discriminé par le blanc et détesté par les noirs.
- 15 Dans l'un comme dans l'autre cas, la femme ne parvient pas à accomplir un processus d'identification à soi, elle ne reconnaît pas comme un être humain « autonome » mais se définit toujours par rapport à l'homme. On a affaire là à deux tentatives purement individuelles qui ne mettent pas en cause la dépendance à l'égard de l'homme.
- 16 La seule possibilité de libération passe par la prise de conscience collective de sa propre condition spécifique.
- 17 Se reconnaître en tant que femme, non plus en tant qu'inférieure, mais en tant qu'exploitée, c'est déjà sortir du ghetto de sa propre situation, se constituer comme une force politique qui met en cause les rapports sociaux donnés.
- 18 Seul un mouvement des femmes organisé et autonome peut déclencher un processus réel de libération. Tout comme les noirs américains se reconnaissent en tant qu'exploités à partir d'un fait qui ne dépend pas que de leur appartenance de classe, mais aussi de leur peau, et, afin de sortir d'une condition de subordination luttent contre une société qui n'est pas seulement capitaliste, mais aussi blanche, les femmes pourront trouver une voie

réelle vers leur libération en luttant contre une société qui n'est pas que capitaliste, mais aussi masculine.

- 19 Le refus d'adopter cette perspective implique deux erreurs possibles : nier l'objectivité des contradictions vécues par la femme en tant que caste et sa potentialité révolutionnaire objective ; nier par conséquent la validité d'un mouvement de lutte autonome. Ou alors retomber dans une position « féministe » et considérer la société actuelle comme la seule possible, en se donnant donc comme objectif l'égalité des chances avec l'homme à l'intérieur de cette organisation sociale.
- 20 Aux camarades qui affirment que ce n'est qu'après la prise du pouvoir par le prolétariat que la condition de la femme sera réglée, nous répondons que la femme souffrant *aujourd'hui* de contradictions spécifiques et objectives, la lutte pour sa libération doit et peut commencer aujourd'hui. A ceux qui disent que notre lutte opère une division au sein du peuple nous répondons que la division existe car elle nous a été imposée. Notre lutte veut faire exploser la contradiction au lieu de la rationaliser, et vise une recomposition réelle du prolétariat. Notre mouvement doit être composé exclusivement de femmes, parce que nous croyons que toute unité entre hommes et femmes est impossible tant que l'unité entre les femmes ne s'est produite.
- 21 Nous avons, à l'intérieur de la caste des femmes, des problèmes qui sont propres à cette caste particulière, mais nous acceptons la confrontation et la collaboration avec les camarades hommes qui reconnaissent notre capacité à penser avec notre propre tête.
- 22 Nous voulons nous réapproprier la tête qui nous a été arrachée.
- 23 Nous allons décider nous-mêmes les positions politiques et pratiques qu'il faudra adopter. Nous construirons la théorie et mènerons à bien la pratique. Nous allons décider nous-mêmes des instruments et des programmes qu'il faudra utiliser pour notre libération.